

La vue de leur lieutenant tué, de leur commandant grièvement blessé et d'une centaine des leurs agonissant sur le sol, porta jusqu'à la frénésie la rage des cavaliers.

— A sac ! à sac ! En avant ! Vivo le roi ! hurlèrent-ils avec fureur, sabrant les rebelles... D'Albain ! d'Albain !...

— En avant donc ! au nom de Dieu ! s'écria à son tour le marquis qui se sentait défaillir et ne voulait pas mourir sans vengeance.

Les cavaliers bondirent sur les retranchements.

— A eux, mes frères, à eux ! cria Stéphane, dont la redoutable épée fauchait un homme à chaque coup.

Les Croquants firent bonne contenance et reçurent bravement la charge des cavaliers.

Mais l'élan des royaux était, cette fois, irrésistible. Les retranchements furent franchis d'un bond, et le combat s'engagea corps à corps.

Les rebelles, cependant, ne reculaient que pied à pied, semant la mort autour d'eux, et semblant se multiplier pour abattre leurs ennemis.

Devant la porte d'une des premières maisons du bourg Stéphane de Montbrun, ayant à ses côtés Jean Ferré, Pastourel et dix autres de ses plus dévoués compagnons, arrêta pendant plus de vingt minutes l'effort des royaux.

Sa longue épée qu'il maniait à deux mains s'abattait avec une régularité sinistre sur ses ennemis, qu'il renversait à ses pieds comme des blés mûrs sous la faucille.

Devant ces quelques hommes dévoués à la mort, un rempart de cadavres s'élevait jusqu'au mi-corps ; ils luttaient avec une frénésie sans égale, mornes, silencieux, mais terribles et irrésistibles.

Cependant, le village était envahi par les troupes royales ; les Croquants, sans direction, pressés de toutes parts, commençaient à fuir, remplis d'effroi.

La bataille était perdue depuis longtemps déjà, le bourg pris, et pourtant les chefs des Croquants combattaient encore et arrêtaient devant eux leurs ennemis, terrifiés de tant de constance et de bravoure.

Mais il arriva un moment où toute résistance devint impossible, où la mort se dressa implacable devant ces terribles lutteurs.

Stéphane le comprit ; il dit quelques mots à voix basse à Jean Ferré, puis, soudain, tous à la fois ils bondirent par-dessus les cadavres qui les cerclaient, se ruèrent tête baissée sur les royaux épouvantés de tant d'audace, s'ouvrirent un large et sanglant passage à travers leurs rangs serrés, et disparurent dans les rues étroites et tortueuses du bourg, avant que leurs ennemis fussent revenus de la stupeur que leur avait causée cette terrible attaque.

La lutte était finie ; les derniers défenseurs du bourg morts ou en fuite.

Les soldats royaux étaient vainqueurs.

Mais cette victoire leur coûtait cher : leur chef agonissait, leur lieutenant était mort, et plus de sept cents d'entre eux avaient succombé.

Il est vrai que près de quatre mille paysans avaient été tués, que les autres s'étaient dispersés, ne se rejoindraient jamais, et que la grande guerre des Croquants était terminée dans le Limosin ; mais les rebelles s'étaient faits de belles funérailles, ils n'avaient point succombé sans vengeance.

Le marquis de Couvre, porté sur les bras de plusieurs de

ses soldats et soutenu par le comte de Fargis, exigea avec cet entêtement de mourants que rien ne saurait vaincre, qu'on le transportât dans cette maison même que les rebelles avaient défendue avec tant d'acharnement contre ses troupes.

On lui obéit.

Il fut introduit alors dans une salle assez vaste dont les fenêtres et les meubles étaient brisés, et sur le sol de laquelle gisaient pêle-mêle plusieurs cadavres.

Deux femmes dont le visage était caché par de longues coiffes, agenouillées au milieu de cette salle, priaient auprès d'un cadavre complètement défiguré par un coup de feu, mais que, d'après son costume, on pouvait presque avec certitude supposer être Stéphane de Montbrun ; sa main crispée serrait encore la lourde poignée de fer d'une longue épée.

M. de Couvre n'eut besoin que d'un regard pour reconnaître sa sœur et sa fille dans les deux femmes agenouillées.

Son visage contracté par la douleur, eut un sourire sinistre ; d'un geste il ordonna à ses porteurs de le déposer sur un matelas jeté à terre, et de le laisser seul avec le comte de Fargis.

En l'apercevant, les deux femmes s'étaient relevées et étaient accourues vers lui.

Le marquis éloigna sa sœur d'un geste, et tournant péniblement son visage vers sa fille :

— Je vous retrouve enfin, murmura-t-il d'une voix sourde, et il fit un effort pour se redresser sans y pouvoir parvenir ; l'honneur de ma maison est-il sauf ? ajouta-t-il d'un accent terrible.

— Monsieur !... murmura la jeune fille à travers ses larmes.

— Ah ! reprit-il avec amertume, vous trouverai-je donc rebelle jusqu'à l'heure de ma mort ?...

Le comte de Fargis jeta un long regard sur la jeune fille agenouillée et pleurant, saisit sa main, qu'elle lui abandonna sans avoir conscience de ce qu'elle faisait.

— Monsieur, dit-il en s'agenouillant lui aussi devant le vieillard, bénissez vos enfants qui seront bientôt unis.

La jeune fille se rejeta vivement en arrière en lui lançant un regard d'une expression ravrante.

— Je sais tout, murmura-t-il à son oreille, d'une voix faible comme un souffle ; votre mari est ou doit être mort, ajouta-t-il avec intention. Jamais il ne reparaitra !

Sans prononcer une parole, l'abbesse, les mains jointes et les yeux ardemment fixés sur sa nièce, semblait lui donner un conseil suprême.

— Eh bien ! ma fille, reprit le marquis d'une voix étouffée, ne répondez-vous pas ?

— Courage, mademoiselle, murmura le comte avec une expression d'ineffable douceur ; rendez la mort douce à ce vieillard. Oh ! je vous le jure, je vous aimerai tant « tous deux, » ajouta-t-il avec intention, que vous me pardonnerez peut-être un jour de vous avoir imposé mon dévouement.

La jeune fille lui jeta un regard plein de reconnaissance, et, baisant la main de son père ;

— Vos enfants attendent votre bénédiction, murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Soyez bénis ! murmura le vieillard dont un sourire radieux éclaira soudain le pâle visage.

Et il expira.

Le comte de Fargis se tourna alors vers sa fiancée, et d'une voix remplie d'une majesté suprême :

— Relevez la tête, madame, lui dit-il, et sur le corps de ce